

Belluaire (extraits)

Michel Savard

Numéro 14, août 1986

Corps et jouissances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025266ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025266ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Savard, M. (1986). Belluaire (extraits). *Urgences*, (14), 59–64.
<https://doi.org/10.7202/025266ar>

Michel Savard

BELLUAIRE (EXTRAITS)

La plupart des êtres s'adonnent au mirage d'une double croyance: ils croient à la pérennité de la mémoire (des hommes, des choses, des actes, des nations) et à la possibilité de réparer (des actes, des erreurs, des péchés, des torts). L'une est aussi fausse que l'autre. La vérité est juste à l'opposé: tout sera oublié et rien ne sera réparé.

Milan UNDERA

j'attends César Auguste
j'attends je goûte
de la société romaine
avec ses convois ses exploits
parcourus d'électricité avec
ses tribuns à vapeur
qui s'abreuvent de renard
avec ses carcasses vivantes
se reproduisant barbares et joyeuses
au long des passages visionnaires
et des descentes en flammes
dont la nuit s'intoxique
j'attends César Auguste
aspirant à pleins poumons
ce qu'il reste dans l'air
d'air à boire j'attends je gonfle
les muscles de ma littérature
à la fenêtre volent les voiles
qu'agite la bourrasque
insistante

je tremble encore
les rivages c'est à peine
s'ils contiennent les formes
que je n'assume qu'à contre-cœur
autre victime de cet univers trop physique
tu comprends la loi de la relativité
pour peu que tu l'appliques
à l'espacement des meubles dans le palais
à l'ordonnance de mes attentions ou encore
à ces spasmes qui nous font tributaires
coulant l'un en l'autre les obsessions
qui nous brûlent la gorge
qu'en penses-tu
César Auguste
sommes-nous de ces couples turbines
qui fusionnent quelque part quelque temps
sans jamais s'en remettre sommes-nous
tout à fait déments de trop croire
en ce qui ne s'explique que mal
ou pas du tout je tremble encore
et tu vas dire que j'exagère mais
César Auguste j'ai besoin
que tu me répètes que je suis un bon chien que
jamais tu n'as vu mon semblable

tends à l'épuisement ta coupe
qu'il communique à ces plongeurs
vers le mystère que consume ton corps
tends ta coupe à ceux qui n'ont plus soif
et néanmoins toujours en redemandent
pour faire à l'oubli ample mesure

daigne ô César Auguste
car ceux qui vont mourir
subiront sans frémir la griffe et le trident
mais reculent d'effroi
devant cette vipère que tu réchauffes
sous chaque prédiction des augures

c'est qu'il ne suffit plus
de bardasser l'un contre l'autre
et contre soi-même ses nuits blanches
à démontrer lequel de l'autre bande contre nature
laisse-moi te dire César Auguste
qu'elle a vite épuisé cette folie
son commentaire
alors que sur le sable à peine maculé
subsistent quand même deux êtres
à renifler les sels qu'automatiques leurs coqs
leur passent sous le nez

sinon c'est semblable
mais d'autre chose

on imagine avec ses fours
une cité ses maladies sémantiques
ses larmes furieuses dans les thermes
de lieux publics où l'image encore
esclavagiste ne pillerait pas
une cité ses foules écumantes
brandies en gradins par l'arène de pierre
où tout serait permis où nous seraient offerts
la chance d'accéder à la célébrité le choix
des armes à toute épreuve
qui nous assureraient ici
d'atteindre nos objectifs
fussent-ils ou non débattus sauvagement
le long des clôtures au-dessus desquelles
papillotteraient les cris et fulgurante
la vision des lauriers